

Un parfum pour dire le désir ...

« 1 La fête de Pâque et des pains sans levain devait avoir lieu deux jours après. Les principaux sacrificateurs et les scribes cherchaient comment se saisir de Jésus par ruse et le mettre à mort.

2 Car ils disaient: Pas en pleine fête, afin qu'il n'y ait pas de tumulte parmi le peuple.

3 Comme Jésus était à Béthanie, dans la maison de Simon le lépreux, une femme entra pendant qu'il se trouvait à table. Elle tenait un vase d'albâtre qui renfermait un parfum de nard pur de grand prix; elle brisa le vase et répandit le parfum sur la tête de Jésus.

4 Quelques-uns exprimèrent entre eux leur indignation: A quoi bon perdre ce parfum?

5 On aurait pu le vendre plus de trois cents deniers, et les donner aux pauvres. Et ils s'irritaient contre cette femme.

6 Mais Jésus dit: Laissez-la. Pourquoi lui faites-vous de la peine? Elle a fait une bonne action à mon égard;

7 car vous avez toujours les pauvres avec vous, et vous pouvez leur faire du bien quand vous le voulez, mais moi, vous ne m'avez pas toujours.

8 Elle a fait ce qu'elle a pu; elle a d'avance embaumé mon corps pour la sépulture.

9 En vérité, je vous le dis, partout où la bonne nouvelle sera prêchée dans le monde entier, on racontera aussi en mémoire de cette femme ce qu'elle a fait. »

Evangile de Marc, chapitre 14

« Jusqu'à quand m'aurez-vous parmi vous ? Cria-t-il ? (...)

Que ceux qui ont une parole tendre à me dire me la disent vite, elle me fera du bien. (...)

Les femmes entassées dans un coin, le menton enfoncé dans les genoux, écoutaient. Par moments elles soupiraient – elles du moins comprenaient tout, mais elles ne pouvaient rien dire. Soudain Madeleine poussa un cri ; elle avait deviné la première, la lamentation funèbre éclatait en elle. Elle se leva brusquement ; entra dans la chambre du fond, chercha sous son oreiller, trouva le flacon de cristal qu'elle avait apporté avec elle, rempli de parfum d'Arabie. Un de ses amants d'autrefois le lui avait donné, en paiement d'une nuit. Elle le portait toujours avec elle, depuis qu'elle suivait Jésus, et elle se disait la malheureuse : qui sait, Dieu est grand ; peut-être un jour viendrait où elle pourrait imprégner de ce parfum précieux la chevelure du bien-aimé ; peut-être un jour viendrait où il accepterait de se tenir à côté d'elle et d'être son époux. Avec ses désirs secrets cachés au fond d'elle-même, elle apercevait à présent la mort du bien-aimé ; non point l'amour, mais la mort. Et il fallait là aussi, comme pour le mariage, des parfums. Elle prit le flacon de cristal sous son oreiller, l'appuya contre sa poitrine et se mit à pleurer. Elle pleurait doucement, pour ne pas être entendue, tenait le flacon sur son sein et le berçait, comme si

c'était un enfant ; puis elle essuya ses yeux, sortit et vint tomber aux pieds de Jésus. Et avant qu'il n'ait eu le temps de se pencher pour la relever, elle avait brisé le cristal et versé le parfum sur les pieds sacrés. Puis elle dénoua ses cheveux, essuya en pleurant les pieds parfumés et, avec ce qui restait du parfum, elle imprégna la tête bien-aimée. Aussitôt elle s'affaissa de nouveau aux pieds du maître et se mit à les embrasser.

Les Disciples étaient sens dessus dessous.

- *Quel dommage de gaspiller un parfum si cher, dit Thomas le marchand. Si nous l'avions vendu, nous aurions pu nourrir bien des pauvres.*
- *Doter des orphelines, dit Nathanaël.*
- *Acheter des moutons, dit Philippe.*
- *Mauvais signe, murmura Jean en soupirant. Ce sont ces essences dont on parfume les morts riches. Il ne fallait pas faire cela, Marie. Si la Mort sentait son parfum favori et venait ?*

Jésus souri :

- *Les pauvres, vous les aurez toujours avec vous, dit-il; moi non. Peu importe donc qu'on ait gaspillé pour me faire plaisir un flacon de parfum. Il y a des moments où la Prodigalité monte au ciel et s'assoit aux côtés de sa sœur princière la Noblesse. Et toi, Jean bien-aimé, ne t'afflige pas. La Mort vient toujours. Il vaut mieux qu'elle vienne les cheveux parfumés. »*

La Dernière Tentation, Nikos KAZANTZAKI. Ed. Babel. Pages 527-528.

J'ai retenu le récit de l'Onction à Béthanie dans l'Évangile de Marc. Ce fut le texte proposé pour ce dimanche des Rameaux confiné. Un très beau récit, bien entendu.

Là, dans l'Évangile de Marc, au seuil de la Passion du Christ.

Les nombreuses questions soulevées par le texte, les significations différentes, les interprétations théologiques, je les laisserai aux commentateurs, exégètes et biblistes. Je sais bien qu'identifier la femme à Marie-Madeleine la « prostituée » serait tentant, cela conviendrait à ce qu'on nous dit de ce Jésus, celui qui dînait avec les traîtres et les prostituées. Alors pourquoi pas, souvenons-nous d'elle ...

Mais pour notre part, nous aurions juste aimé suggérer ce qui nous a ici « touchés » comme quelque chose qui d'ailleurs nous poursuit depuis fort longtemps.

« **Ce qui touche** ». Sans aucun doute, c'est le bon mot. Car c'est bien du « toucher » dont il question lors de cette rencontre. Pouvait-il en être autrement d'ailleurs si elle devait être une prostituée ?

Une rencontre donc ; une rencontre en son silence et en humanité avec les cheveux, les pieds, la chair de Jésus, le corps de cette femme (*Voir aussi les Évangiles de Luc et de Jean*). Une rencontre dans le corps qui a sûrement donné à cette femme une raison d'être et d'exister.

Nous nous en souvenons aujourd'hui encore. On ne peut pas oublier la trace de ce qui se dit et s'écrit dans le corps.

Elle devait sûrement avoir une bonne « raison » pour aller aussi loin que possible dans cette rencontre.

Quelle était cette « raison » nécessaire sans être le fruit d'un hasard pour autant ?

Cette raison ne fut peut-être pas religieuse bien que rituelle, encore moins dogmatique. Peut-être qu'elle était ce qui aurait fait sens pour cette femme ; après un corps vendu et sûrement violenté, la voilà qui peut enfin donner, faire un choix et poser un acte libre, pourquoi pas ?

Mais ce fut certainement son **désir** qui fut la meilleure des motivations. Son désir, conscient ou pas, est sûrement la raison essentielle de son acte.

En effet, quelle autre raison aurait pu motiver ce « passage à l'acte amoureux », ce don de soi, cet iconoclasme, cette transgression, du moins tant que l'amour restera l'expression du don absolu et un acte transgressif ?

Il est vrai que là, nous sommes à mille lieues de toutes convenances sociales et religieuses.

Et quel autre lieu aurait pu accueillir le désir de cette femme, son amour, si ce ne fût le corps de Jésus ? Et la rencontre a eu lieu, car c'est bien dans le corps que « ça parle » pour elle comme pour lui, c'est là qu'il se passe quelque chose, quelque chose qui est de l'ordre de l'amour. C'est dans le corps que les mots des Hommes deviennent Parole de Dieu; c'est le corps que l'Esprit habite et c'est là qu'il transforme l'aridité de nos existences en une oasis. C'est là, que la rencontre s'opère.

A cette rencontre en vérité, entre Jésus et la femme, vient s'opposer le mensonge des Disciples.

Ce n'est pas qu'ils n'ont pas compris, ce n'est pas qu'ils sont aveugles et naïfs, mais ils pensent « savoir », enfermés dans un mensonge construit de toutes parts ; un mensonge échafaudé et nécessaire car il les « tient ».

Un peu comme de nos jours où beaucoup sont persuadés de « savoir » car il faut bien « tenir » quand toutes les certitudes chancellent et que la mort menace.

Eux, les Disciples, ils savaient ce qu'on aurait pu et dû faire avec cet argent ...

« Savoir », cela leur donne de bonnes raisons d'être là. Ils justifient leur foi, ils justifient leurs engagements, ils justifient leur vie.

Et contrairement à la femme, ils croient que la vie est un dû, que d'une façon perpétuelle elle doit être justifiée comme si la vie ne pouvait que se mériter, générant de surcroît leur propre enfer ; alors que la vie est un don. C'est ce dont la femme témoigne en offrant le parfum à son bien-aimé.

Eux ils savaient comment faire, mais leur « savoir » n'est que l'image qu'ils se font de la vie, de Jésus, de Dieu, du monde, d'eux-mêmes. Au seuil de la parole et du corps, à bonne distance de la vérité, ils n'ont que des images comme le peuple hébreu dans le désert s'était finalement résolu au Veau d'or.

Une femme au temps de Jésus, peut-être même une prostituée, symbole du « non choix », symbole même de l'impuissance, la voici devenir, dans le don d'amour qui s'opère au coeur du désir, la métaphore

Du non savoir
Du non efficace
Du non utile
Du non orgueil
Du non mensonge
De la rencontre.

Oignant son bien-aimé avec ce qu'elle avait de plus précieux, s'offrant elle-même au travers de ce parfum, au moyen d'un vase brisé, comme le mensonge et nos certitudes se brisent sur le réel de l'amour, la voilà pointant ce qui sera la mort de Jésus, l'absence, le manque, la disparition.

C'est peut-être et finalement en acceptant cette « perte », dans la paix et la confiance, qu'elle a pu percevoir la vie comme un don.

Il lui aura fallu beaucoup de courage et énormément d'amour pour le laisser partir.

Beaucoup de courage pour être à l'écoute de son désir.

Beaucoup de courage pour refuser de posséder son bien-aimé.

Et malgré la mort qui se profile, elle croit en la vie.

Posant ainsi un acte de foi qui sera toujours une porte ouverte sur et vers « l'Autre », un Autre au-delà de ce que nous pensons avoir, posséder et savoir. Cet Autre qui nous échappe et pourtant nous réjouit.

C'est aussi pour cela que nous nous souvenons de ce récit, de cette femme, de cette rencontre, aujourd'hui encore.

Un geste d'amour, donnant à chacune et chacun de nous, croyant ou pas, cette grâce qu'il est possible de recevoir la vie comme un don, cette grâce de pouvoir accepter la vie, même si souvent nous la trouvons inacceptable.

En espérant nous revoir bientôt,

Claude Horviller pasteur de campagne confiné.

Avril 2020.